

DISCOURS

DE

M. Daniel RONDEAU

M. Daniel Rondeau, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Michel Déon, y est venu prendre séance le jeudi 4 novembre, et a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs de l'Académie,

Entre les îles du berceau grec et celles de la captivante Irlande se trouve le point fixe du quai de Conti, qui fut, quarante ans durant, le port d'attache de Michel Déon, ce grand confrère dont vous m'avez confié l'honneur de prononcer l'éloge, en m'accordant de prendre place parmi vous. Au moment de s'asseoir dans ce 8^e fauteuil, Michel Déon s'était dit : « Voilà, j'ai enfin signé la paix avec la France que j'aime tant, avec une société qui a généreusement protégé l'un de ses ombrageux enfants. »

Michel Déon ne s'y était pas trompé. Être admis dans votre Compagnie, pour un écrivain, c'est signer de son encre un pacte avec la France. La France, ce vieux pays qui est le nôtre, héritier de l'énergie anarchique des tribus gauloises, des bienfaits de l'ordre romain, comblé par le ciel, qui lui envoie la Sainte Ampoule et des brassées de fleurs de lys, et visité par une Liberté aux seins nus, un fusil de maquisard à la main, version féminine de Bonaparte au pont d'Arcole.

Pour que ce pays grandisse, porté par le désir assez constant de ne pas subir, et prenant au fil des siècles conscience de son destin, pour qu'il en arrive à une unité enviable et souveraine, à ce qu'un boxeur appellerait son « poids de forme », il a fallu donner aux forces de l'esprit cette « royale assurance » dont parle Albert Camus. Ce n'est pas rien de décider que l'esprit doit l'emporter sur la matière. Patiente et longue édification, à main d'homme. La main des juristes, des poètes, des hussards noirs de la Religion et de la République, oratoriens, instituteurs, professeurs, savants. Tous ont œuvré dans la même direction : cuirasser les mots pour leur donner « le pouvoir sur les choses, pouvoir de nommer, de définir, de parer d'un sens ».

La part prise par les écrivains dans cette construction aléatoire leur a réservé une position singulière dans la géographie sentimentale de la France, une sorte de place réservée, qui n'existe dans nul autre pays, entre le peuple et le pouvoir. Le général de Gaulle qui était d'épée et de plume, n'oubliait jamais que la France libre était née d'un texte de deux mille signes. Il n'avait pas eu l'honneur de rencontrer Jean-Paul Sartre entre 1940 et 1944. Pourtant, à trois reprises, il lui manifeste sa bienveillance.

En 1960, Sartre signe le manifeste des 121 qui soutient les porteurs de valise du F.L.N. Le philosophe réclame son inculpation, en vain. À la sortie d'un conseil des ministres, le Général précise sa pensée et rappelle les exemples de Villon, de Voltaire, de Romain Rolland : « La liberté de pensée et d'expression des intellectuels doit demeurer respectée, dans toute la mesure compatible avec l'obéissance aux lois de l'État et avec le souci de l'unité de la nation. »

En 1967, Jean-Paul Sartre écrit sur un papier d'écolier au président de la République pour lui demander d'autoriser à Paris la tenue du tribunal Russell pour juger la guerre américaine au Viêt-nam. Le Général répond par retour du courrier, c'est non, mais il donne à Sartre du « Mon cher maître ».

En 1970, enfin, le philosophe prend la direction d'un journal interdit dont les rédacteurs, plus acquis à la révolte qu'à la révolution, malgré leur usage inconsidéré d'un portrait de Mao à la casquette, fourbissent les mots des Antigone ouvrières. Arrêté pendant une vente à la criée, Sartre est aussitôt relâché. « On n'embastille pas Voltaire », répète le Général qui n'est plus président.

Entre les feux du Roi-Soleil et les brandons de l'écureuil Fouquet engagé à Pignerol, entre les décisions du Conseil privé à Versailles et les campagnes saignées par l'impôt, entre les ambitions du Premier Consul et les fossés de Vincennes, entre la cour de l'École militaire où l'on brise le sabre du capitaine Dreyfus et l'île du Diable, entre les archipels de solitude de la France d'aujourd'hui et les donjons de *l'establishment*, les écrivains ont entretenu en permanence ce fameux débat qu'évoque Claudel, débat « devant tous et contre tous, pareil à celui qui se poursuit entre les diverses facultés de l'intelligence ».

Débats contradictoires. Il arrive que l'intelligence, dans sa hâte d'habiter son époque avant inventaire, se place au service de l'oppression ou courtise la terreur. « Les mots sont des coffres vides où chaque siècle range ses idées », vous disait Paul Morand dans son discours sur la Vertu. Les idées peuvent dévorer la raison et le cœur des hommes. L'alchimie des passions peut transformer le « bien » et « l'égalité » en poison et pousser les hommes à mentir sur ce qu'ils savent ou ce qu'ils ne veulent pas savoir. Chaque génération a appris à vivre en cherchant avec patience dans ses propres mots le nuage de la vérité et de la liberté.

C'est ainsi, « entre utopie et désenchantement et leur indivisible symbiose », comme l'écrit Claudio Magris, que notre pays est devenu sur la carte du monde *la* patrie littéraire. Quand Milan Kundera quitte Prague, pendant l'été 1975, il choisit comme destination la terre natale de Rabelais et de Diderot. Et c'est à Paris, au début des années 60, que Mario Vargas Llosa avait décidé, venant de Lima via Madrid, de passer sa veillée d'armes littéraire.

Il faut reconnaître qu'écrire ne sépare de rien ni de personne, ni de la chasse au bonheur, ni de ce qui n'est plus et qui pourtant demeure, ni des souffrances de ceux qui subissent. C'est un privilège qui nous oblige. L'Académie française, fondée en 1635 par Richelieu, un cardinal de la sainte Église romaine, a fixé définitivement, comme l'écrivait Marc Fumaroli, « l'inscription des Lettres dans la fabrique de l'État et de la société française ». Votre Compagnie, par son existence même, par l'honneur qu'elle vous fait, ces tambours que l'on roule pour vous seuls, manifeste d'une certaine façon la présence des écrivains comme une nécessité dans notre paysage.

Michel Déon avait pensé à son pays le jour où il avait pris place parmi vous, soulagé d'être en paix avec lui. Et moi, à quoi ai-je pensé le 6 juin 2019, jour anniversaire du *D Day*, quand plusieurs *SMS*, non codés, partis des bancs de votre Compagnie, ont fait grelotter mon téléphone, tous affichant le même mot : *Élu* ? J'ai pensé à mes parents, un couple d'instituteurs missionnaires, qui reposent dans le cimetière de leur village, et aux disparus de votre Compagnie dont j'ai eu la chance d'être proche. C'est curieux comme la joie peut convoquer les morts, et curieux aussi l'empressement avec lequel ils peuvent répondre à son appel. Valéry disait : « Les morts n'ont plus que les vivants pour ressource. Nos pensées sont pour eux le seul chemin du jour. » Votre Compagnie, par sa nature même, dans son fonctionnement et dans ses rites, entretient avec un soin jaloux ce chemin qui conduit au pays de la communion des saints du bréviaire français.

Permettez-moi de nommer quelques-uns de ces invisibles, ils sont neuf, de Georges Duby à Michel Déon, et de vous inviter à me suivre jusqu'à leurs cendres. Non seulement tous m'ont traité en ami, mais j'ai pris auprès d'eux des leçons que je n'ai pas oubliées. Sans eux, je ne serais pas présent aujourd'hui parmi vous.

Georges Duby, l'historien des cathédrales et de Bouvines. Fauteuil 26, il fut l'un de mes premiers lecteurs. Il écrivait l'histoire au plus près des sources, cartulaires, capitulaires, obituaires, sans négliger

l'imaginaire, et jamais très loin de la géographie, « science de plein vent ».

François Furet, historien de la Révolution. C'est lui qui en a sauvé les fêtes du bicentenaire. Élu au 1^{er} fauteuil, jamais reçu, hélas, lâché par son cœur sur un court de tennis du Lot, alors qu'il commençait une biographie de Napoléon dont je ne doute pas qu'elle allait renouveler l'œuvre capitale de votre confrère Louis Madelin qui avait passé plusieurs décennies en tête à tête avec l'Empereur.

À ces condisciples qui lui demandaient : « Pourquoi lis-tu si tard ? », Bonaparte, alors qu'il n'était encore qu'un très jeune cadet du collège de Brienne, répondait : « Je fais la conquête de l'Histoire. » De quelle conquête parlait le cadet en habit bleu barbeau, aux parements et revers rouges ? Conquête de l'Histoire comme miroir des hommes ? L'Histoire ou l'autre pente de la poésie ? Sans doute. Mais aussi, bien sûr, « l'ingrédient sans quoi aucune conscience nationale n'est viable », comme l'énoncera en son temps votre confrère Fernand Braudel.

Jean-François Deniau, fauteuil 36, ambassadeur à trente-cinq ans, *impossible* était un mot banni de son vocabulaire. Deux passions, la mer et les mots, c'était un conteur dont les prouesses enchantaient ses lecteurs. Il n'avait jamais accepté que la vie puisse être plus médiocre que celle qu'il avait entrevue dans ses lectures d'enfant.

Jean d'Ormesson, grand ami du précédent, 12^e fauteuil. Voici un homme pour qui la vie chanta, avant qu'il ne la danse. Roger Stéphane nous l'avait présenté, lors d'un déjeuner, un jour de neige. Jean portait des *snowboots*. « Enfant des chasses à courre et des bibliothèques », il avait souvent l'air d'écrire sur des feuillets d'éphémérides. Jean d'Ormesson, c'était toujours des voitures qui roulent vers la mer, un fonds de gaullisme, une attention augustiniennne à l'éternité, et l'ombre de l'imparfait, l'impression douce-amère que les jeux sont faits et que la fête touche à sa fin.

J'ai beaucoup voyagé avec ces deux fauteuils, le 36 et le 12. Toujours pour la cause des peuples. Vers le Liban rebelle, très souvent, à bord de bimoteurs Beechcraft qui se posaient sur la route de Jounieh, entre des barres d'immeubles. Vers Dubrovnik aussi, quand la ville était menacée de destruction. Jean d'Ormesson, un ancien de la 1^{re} demi-brigade de commandos parachutistes de Vannes, m'avait appelé un matin en me proposant de sauter en parachute avec lui sur Dubrovnik. Nous nous étions contentés de réquisitionner à Bari un hydroglisseur de cinq cents places. Cinq cents fauteuils en plastique pour cinq passagers. Bertrand Poirot-Delpech et Max Gallo étaient du voyage. J'espère, Madame le Secrétaire perpétuel, que ce n'était pas un jeudi. Nous avons vite été interceptés par un patrouilleur de la marine serbe, qui nous avait assignés à résidence sur une petite île merveilleuse, Korcula. Il avait fallu une colère homérique de Jean-François Deniau, dévastant avec sa canne anglaise le bureau de la gendarmerie locale, tout en couvrant d'imprécations et de menaces nos « geôliers » pour que nous soyons immédiatement libérés.

Je voudrais, dans ce propos liminaire, nommer aussi Jean-Pierre Angremy, fauteuil 40, romancier et diplomate, je lui dois ma première mission à Beyrouth, mandaté par le Quai, pour un exercice de diplomatie hors cadre et sans filet.

Maurice Druon, fauteuil 30, toujours empanaché et généreux, venu prêcher chez moi, dans une modeste chapelle de Champagne, la complicité de la liberté et de la vigne, devant une assemblée de vigneronns qui avaient entonné pour lui *Le Chant des partisans*.

Jean Guitton, fauteuil 10. Je lui rendais visite dans son appartement de la rue de Fleurus. Il me mettait en communication avec monsieur Pouget, ce vieux prêtre lazariste, avec Charles Péguy, avec Daniel Halévy, avec l'abbé Loisy dont il m'a offert un portrait. Je lui avais demandé s'il pensait que le paradis lui était acquis. Il m'avait répondu : « Le Paradis c'est les fauteuils d'orchestre, ils sont réservés aux martyrs, moi j'aurai droit à un strapontin, pour longtemps, mais je

préfère les strapontins du purgatoire, on sait que c'est gagné, et on ne s'ennuie pas. »

Le cardinal Jean-Marie Lustiger, 4^e fauteuil. La foi habitait son regard, ses gestes, ses colères, ses silences, son attention à la France et à la République. Chacun d'entre vous connaît l'histoire personnelle du Cardinal, sa conversion, sa mère morte à Auschwitz, et sa façon de toujours remonter vers la source juive, et vers l'église de Jérusalem. Nous lui sommes redevables d'avoir approché le mystère d'Israël, le peuple juif selon la bénédiction accordée par Dieu, et de sa place centrale, essentielle, dans le christianisme. Il fut l'aumônier de votre Compagnie, d'une certaine façon, il fut aussi un peu le mien.

Bien sûr, nous avons tous une pensée pour Jean-Denis Bredin, fauteuil 3, qui nous a abandonnés avant cette journée que nous nous étions réjouis de vivre côte à côte.

Et puis, fauteuil 8, il y a, il y avait : Michel Déon. À l'aube des années 1990, il m'avait envoyé un message personnel en forme de « coup de cœur », ce sont ses mots, dans un livre d'entretiens avec sa fille Alice. Un ancien de l'Action française saluait un ancien établi de la Gauche prolétarienne. J'ai toujours pensé qu'il existait une fraternité entre écrivains qui bousculait les barrières politiques.

Je ne parle pas des anathèmes et des réconciliations sonores entre les farceurs de la tribu instruite, ceux qui tiennent les hauteurs du conformisme ambiant, professionnels du débat où la polémique n'est qu'acrobatie et esquive du *polemos*, le vrai combat.

Non, je pense aux sceptiques sentimentaux qui, gardant vive la mémoire de leur jeunesse, ont toujours « grande frayeur d'être dupes », comme l'écrivait Baudelaire, sans pour cela renoncer ni à écouter les battements de leur cœur ni à chercher la vérité dans la confusion du monde.

J'avais écrit à Michel Déon, il était venu dîner chez moi, le vendredi 5 juin 1992, rue de Bourgogne. Pour saluer une amitié naissante, j'avais ouvert une bouteille de Pontet-Canet 1952, et sorti quelques cigares, Michel Déon aimait les havanes. J'avais découvert l'aimable compagnon dont je sais combien il vous était cher, et combien vous en avez apprécié la présence.

Michel Déon... La discrétion était son armure. Il prétendait parfois que son enfance avait ressemblé à toutes les autres. Ce fils de monarchiste, né un 4 août, en 1919, grandit à Monaco, où son père, fonctionnaire détaché du Quai d'Orsay, était conseiller du prince Louis II et veillait autant sur sa réputation que sur sa sécurité. « Servir un prince quand on est monarchiste, écrira Michel Déon, est une joie qui n'était pas donnée à beaucoup de fonctionnaires français. »

Le jeune Édouard Michel, il ne prendra son nom de plume qu'en 1944, pour son premier roman, est surnommé Teddy par ses parents. Fils unique, il est privé d'interlocuteur de son âge, c'est peut-être à cause de cette absence qu'il dira plus tard que « seule l'idée de fraternité l'émeut ». Habitué à se taire, un peu à la traîne de parents très occupés à « saccager » toute possibilité de vie heureuse, la blessure d'un père, le pacte du silence avec sa mère. « On ne parle en sécurité qu'à soi ou à une feuille blanche, écrira plus tard Michel Déon. Les silences protègent du drame. Comme aussi des comédies. C'est le prix à payer. »

Les yeux baissés donc, le sourire parfois figé, un voile de tristesse devant le soleil méditerranéen, de petites défaillances de santé à répétition, mais quand même, un décor et des personnages, déjà.

La principauté est « une cloche de verre sous laquelle un conservateur avisé a rassemblé les débris et les rescapés d'une Europe dévastée ». Un rocher de première classe, qui ressemble à une île, il est de plus mauvais tremplin pour sauter dans sa propre vie.

Et puis, il y a ce père déchiré à qui il apporte par sa présence une consolation muette. C'est un marin. Il emmène son fils sur son bateau en Méditerranée, sans jamais mettre pied à terre, lui fait découvrir Malte et la Corse et surtout il lui ouvre sa bibliothèque. C'est en lisant *Robinson Crusoe* que vient à Michel Déon le goût des îles qui l'a poursuivi pendant toute sa vie.

À Monaco, son père lui lit *L'Île mystérieuse* de Jules Verne, chapitre après chapitre. Puis l'enfant découvre *L'Île au trésor* de Stevenson, mais le père aimé meurt foudroyé par la maladie quand Teddy n'a que treize ans.

Cette disparition laisse son enfance inachevée. Il est des blessures qui ne guériront jamais. « Ce jour-là, confesse-t-il à sa fille Alice, ma vie a brusquement basculé. Il y a un “avant” et un “après” cette première déchirure comme si, en l'espace d'une nuit, j'étais entré sans préparation dans le dangereux monde des adultes. »

Michel Déon racontera plus tard son enfance, dans une langue très articulée, précise et discrète, avec des intonations cruelles, posées au-dessus de la portée. L'adolescent quitte la principauté pour Paris, direction Janson-de-Sailly.

Dans la cour de Janson, un an plus tard, le 7 février 1934, l'un des condisciples de Déon s'approche de lui. Des yeux noirs, une intelligence malicieuse, il se nomme François Pillu. Militant de l'Action française, il apprécie les discussions avec Déon qui jusqu'à présent se montre réticent aux thèses qu'il soutient. Paris vient de connaître une nuit d'émeutes. L'Action française, à l'apogée de son influence, a fait tomber le ministère Daladier. Le lycéen lance au jeune Déon : « Cette fois, j'espère que tu as compris... » Déon prend sa carte à l'Action française. Quand il reverra, beaucoup plus tard, son condisciple devenu un acteur célèbre sous le nom de François Périer, et proche de Sartre, celui-ci aura oublié cette conversation pourtant capitale pour l'écrivain.

Sortant de Janson, Déon commence à travailler au quotidien de Maurras, puis en 39, il est embauché à l'imprimerie de *L'Action française*, rue du Jour, avant d'être mobilisé en 40. Revenu à la vie civile, de novembre 42 à août 44, il est secrétaire de la rédaction, repliée à Lyon.

Il ne faut pas une mémoire défaillante pour s'y reconnaître dans la bousculade des vies et des œuvres d'un temps qui n'est plus le nôtre, il ne faut pas une mémoire sélective pour aborder une personnalité aussi diversement féconde et puissante que celle de Charles Maurras et rappeler la place qui fut la sienne dans notre passé littéraire.

Prophète de l'antidreyfusisme et de l'antirépublicanisme, mais aussi fantassin de l'Union sacrée pendant la 1^{re} Guerre mondiale, l'ancien poète félibrige a retrouvé au début des années vingt un prestige quasi intact, exerçant son magistère sur le monde des lettres. Un souffle fécond anime alors la nation littéraire, où s'impose une génération de *classiques modernes* : Gide, Valéry, Claudel, Proust, Péguy, Colette. Maurras trouve sa place à leurs côtés, comme l'un des maîtres penseurs de son temps. Il est préfacé par Malraux, lu et loué par Proust et de Gaulle. Mais en 1926, le pape Pie XI exige des catholiques français de rompre avec l'Action française. Maurras était un catholique athée, un chrétien sans Christ, qui préférait « l'esprit clérical » à l'Évangile, comme l'a dit Bernanos.

Malgré sa germanophobie de toujours, malgré sa haine d'Hitler et de son « bloc raciste », malgré sa défiance à l'égard des collaborateurs, il soutient jusqu'au bout le régime du maréchal Pétain, alors qu'une partie de ses troupes s'est précipitée vers la France libre ou vers l'Afrique du Nord et Giraud. Sous le régime de Vichy, il développe sa doctrine de *l'antisémitisme d'État* qu'il ne reniera jamais et qu'il voudrait distinguer d'un antisémitisme « biologique » et du racisme hitlérien. Ces subtilités de vocabulaire paraissent bien misérables au moment où la France alors ne trouve pas de mots pour dire le voyage infernal de ceux qui, au Bourget, à Bobigny, à Pantin, venus de Drancy ou d'ailleurs, sont jetés dans des wagons qui les emmènent vers les camps de la mort.

Condamné à la Libération pour « intelligence avec l'ennemi », son fauteuil à l'Académie est déclaré vacant, mais Maurras ne sera remplacé qu'après sa mort en 1952, saluée d'une épitaphe expéditive par le général de Gaulle qui, se souvenant de sa lucidité sur les démons allemands et les faiblesses de nos institutions, dit alors à Malraux : « Maurras est devenu fou à force d'avoir raison. »

Michel Déon avait quitté Lyon en septembre 1944. Sans honneur et sans déshonneur. À vingt-cinq ans, il n'est ni un héros, ni un salaud, seulement un désenchanté. Il vient de passer deux années grises dans une ville qu'il n'aime pas. Le sombre des gravures qu'il laisse de la capitale des Gaules, rues sans lumières envahies par le brouillard, traboules où l'on s'enfonçait dans une odeur de moisi, d'ordures et de rat, et pas de concierges, n'aurait pas plu à son anté-prédécesseur au 8^e fauteuil, l'ancien maire de Lyon Édouard Herriot.

Je regarde cette manière noire comme le miroir de la mélancolie d'un homme portant le deuil d'un pays humilié par la guerre, et sachant que l'écrivain auquel il a lié ses premiers pas n'est pas celui qui l'affranchira d'un trop long office des ténèbres.

Le jeune homme partage le fardeau de ce chagrin avec beaucoup de nos compatriotes même si la majorité d'entre eux se sent libérée par la victoire du général de Gaulle, que Winston Churchill avait surnommé *l'homme du destin* dès le 13 juin 1940.

La stupéfaction et la mélancolie engendrées par les heures si étranges de cette semaine d'agonie du printemps 40 s'étaient vrillées dans le cœur d'un certain nombre de Français, dont Michel Déon, suscitant l'écho de tragédies plus anciennes.

« Ô mois des floraisons mois des métamorphoses /
Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé /
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses /
Ni ceux que le printemps dans ses plis a gardés »,
écrivait Louis Aragon en juin 1940.

En 1870 déjà, notre pays avait été piétiné, fracturé et amputé, avant de se relever.

En 1914, il s'était dressé, mais il avait été saigné par quatre années de combats. La France avait gagné la guerre, mais la guerre avait vaincu les Français. Notre histoire n'est qu'une longue succession d'abîmes et de relèvements. Moulou a appris qui connaît la douleur, disait déjà la *Chanson de Roland*. L'empreinte des effondrements du siècle dernier sur l'inconscient collectif a tamisé jusqu'à nos jours le regard des Français sur eux-mêmes, les portant souvent vers le doute et vers le nihilisme. Ces mauvais souvenirs ont sans doute crispé la relation avec la France de Michel Déon qui reconnaîtra avoir été l'un de ses *ombrageux* enfants.

Votre grand confrère évoque ces années lyonnaises dans *Pages françaises*, cette suite riche d'une harmonie conquise sur le désordre. Un homme se parle, il est seul. Assis sur un bloc de lave poli, au bord d'un lac, en Irlande, dans un désert de tourbière. Autour de lui, le silence. Est-ce le début ou la fin du monde ? Le début de la fin, sans aucun doute. Et le soir qui tombe sur une vie. « Ma vie, écrit Michel Déon, est un étrange parcours dont le seul motif vraiment reconnaissable est d'avoir toujours souhaité être un écrivain et rien d'autre. » C'est une phrase, pardonnez-moi cette confiance, « un étrange parcours dont le seul motif vraiment reconnaissable est d'avoir toujours souhaité être un écrivain et rien d'autre », que je pourrais faire mienne. Le temps a coulé sur lui comme une source apaisante. Il écrit alors : « C'est le tour des hommes de ma génération de devenir des aînés. »

L'aîné, quand il regarde le jeune homme qu'il était, lui reproche un déficit d'originalité. « Je trouve mon conformisme d'alors bien regrettable. [...] Pour excuse, je n'ai à m'offrir que la soif d'action qui jetait les étudiants dans des partis monolithiques : l'Action française, le parti communiste ou le parti populaire français. »

Pourtant, au moment où tout ce qu'avait prédit Bainville dans *Les Conséquences politiques de la paix* se réalisait de façon tragique, un jeune homme comme lui, tenté par les lettres, avait trouvé à *L'Action française* une liberté d'esprit qui lui convenait et parmi les rédacteurs de la page littéraire du quotidien une jeune garde qui lui semblait prometteuse.

À Lyon, il était devenu le secrétaire du maître, allant souvent chercher son article lui-même, rue Franklin, pour le porter à l'imprimerie. « En Maurras, écrit-il, j'avais, dans un sens, retrouvé le père que j'avais perdu trop jeune [...] et je prenais garde de sa personne avec un sentiment plus profond que le respect. »

Déon appartenait, à son corps défendant, à la génération de la défaite. Le pays est libéré, mais lui ne se déprendra que difficilement de cette ombre calamiteuse.

L'écrivain publie son premier livre, *Adieux à Sheila*, en 1945, à Marseille. Face à ce qui vient, espérant une nouvelle ère plus conforme à ses aspirations, il ne manque ni de courage ni d'ambition d'autant qu'il porte en lui un secret. Le secret est d'abord pour lui-même, prenant les contours d'une espérance nécessaire mais vague encore. Michel Déon a compris que sa vie ne sera rien sans un but qui l'aidera à se dépasser. Il est revenu à Paris avec ses drapeaux défaits et ses souvenirs d'une déambulation dans un souterrain qui se nomme l'Histoire, il lui arrive de voir se lever des ombres, qui disparaissent trop vite, il voudrait les retenir, leur donner une voix, des couleurs, c'est trop tôt, il voudrait raconter la coagulation des blessures, les frères qui se trahissent ou s'abandonnent, la puissance des métamorphoses, le monde qui change au point qu'il ne reconnaît déjà plus celui où il est né. Ces pensées errantes, qu'il ne partage avec personne, se cristalliseront dans l'écriture des *Poneys sauvages*, publiés en 1970. Elles lui serviront de boussole pour les années à venir.

Paris est devenu son village. Il a l'habitude de penser à rebours de la majorité mais il a l'intelligence de comprendre que le cabotage à

contre-courant ne conduit pas toujours vers la mer libre. Il se recentre tout en se dissipant et construit sa liberté. Il retrouve la carte de presse qui lui avait été retirée à la Libération, il fait ses gammes, publie au galop de bons romans dans une certaine indifférence, il participe à la vie nocturne de Saint-Germain-des-Prés, il traduit Saul Bellow, puis devient éditeur chez Plon, dont le seul auteur à succès, malheureusement pour lui, se nomme le général de Gaulle.

Le village lui a redonné une famille, des amis qui comme lui cultivent l'insolence, la désinvolture, le style et l'anarchisme d'une droite hors les murs. Plaisirs de minoritaires. Les indicateurs de police font la loi au Comité national des écrivains. Le soleil de Staline se lève tous les jours sur les ateliers de Billancourt et le Café de Flore. François Mitterrand ne sait pas encore qu'il est de gauche. Jacques Laurent, ami de Mitterrand depuis Vichy, Antoine Blondin, Roger Nimier sont alignés sous une bannière sortie de la plume de Bernard Frank, en 1952, dans *L'Observateur*: les *Hussards*. Avec une étiquette dans le dos : « Fascistes ». « Terme choisi par commodité », précise Frank.

Il s'agit pour Frank de signer avec une espièglerie un peu perverse son entrée sur la scène littéraire et de répondre à Jacques Laurent qui venait de cibler Sartre dans un pamphlet intitulé *Paul et Jean-Paul*. Déon n'est pas cité, mais le succès de la formule va l'associer à ces mousquetaires. Lui qui s'est toujours cherché des frères, le voici comblé. Jacques Laurent et Antoine Blondin seront ses compagnons de nuit et d'écriture. L'un des premiers romans de Déon, *Je ne veux jamais l'oublier*, manifeste dès 1950 la singularité et la puissance romanesque du jeune homme qui se positionne déjà, dans ses descriptions de l'Italie d'après-guerre, comme un écrivain de paysage, hanté par l'idée qu'il est le spectateur de la fin d'un monde.

Les hussards travaillent à la paresseuse, sans s'en vanter, Blondin héberge Déon qui termine son roman pendant que dans la pièce voisine, mitaines aux mains, l'appartement n'est pas chauffé, il écrit *L'Europe buissonnière*. La roue tourne, un jour les vaincus d'hier

seront les vainqueurs de demain. Le 13 mai 1972, Paul Morand notera dans son *Journal inutile* : « Cette année, tous les prix littéraires sont pour ces “hussards” de l’an 50, dont on annonçait l’échec définitif. Déon, Interallié, Jacques Laurent, Goncourt, etc. » J’ajoute que Laurent rejoindra Michel Déon sous la Coupole en 1986.

Je me souviens de son sourire fatigué et malicieux, le jour de sa réception. Sans doute Jacques Laurent savait-il déjà qu’il allait poser le lendemain pour un magazine de charme, l’épée au côté, en portant jarretelles sous son habit vert.

Dans ce quartier de la rive gauche, Déon se royauté avec ses camarades mais il n’est pas dupe. Saint-Germain-des-Prés avait été au XVII^e siècle un foyer intellectuel qui rayonnait dans toute l’Europe. Dom Mabillon exerçait alors son magistère sur la république des Lettres, abrité derrière les remparts de livres de la bibliothèque de l’abbaye qui sera détruite à la Révolution. Le bénédictin de Saint-Maur incarnait l’érudition française. Dans les années d’après-guerre, Saint-Germain est toujours l’un des cœurs du monde, mais la couleur du ciel a changé. La gloire de Jean-Paul Sartre a éclipsé jusqu’au souvenir de Mabillon, réduit à la cuisson du temps au nom d’une station de métro et à celui d’un restaurant universitaire. Le rapport du philosophe au réel et à la vérité est plus souple que celui du mauriste. Il feint de croire encore au socialisme soviétique et ne considère pas que son silence sur les camps de Sibérie vaut complicité.

La *Rose rouge* reste l’un des endroits du quartier où l’on s’amuse. S’amuser, pourquoi pas ? Chanter, danser, c’est arrêter le temps des hommes et des restrictions qui durent. Après quatre années de guerre, les Français ont bien le droit de sourire et de faire la fête. Déon n’est pas contre, mais il comprend très vite qu’il ne devra pas rester l’un de ces « ludions nocturnes » qui font la renommée des établissements de nuit.

Un jour, il s'évadera d'un cercle où les hommes jouent leur rôle en se regardant dans la glace, « épris d'eux-mêmes, prisonniers de leur "fringale" de vie et de leur lutte désespérée contre un Paris morbide ».

Sortir du cadre, ouvrir les portes et les fenêtres, respirer la liberté du large, arpenter le monde, mériter sa provende de soleils et de paysages : *Partir* devient pour lui un mode de vie, avant d'être le titre d'un de ses livres. C'est aussi une façon de prendre ses distances avec un pays où il ne se sent toujours pas très à l'aise.

L'édition lui donne des amis nouveaux. Ils vont parachever son éducation. Un projet de livre, jamais réalisé, le place dans l'allure de Mademoiselle Chanel, « une femme exceptionnelle, exaspérante et géniale », écrit-il. Il passe un mois avec elle, à Roquebrune. Cocteau est leur voisin. Gabrielle Chanel, petite sœur des *junkies*, l'avait jadis tiré d'un bouge, à Toulon, comme elle le fera plus tard avec le boxeur Panama Al Brown, l'araignée des rings, tout en bras et en jambes.

Cocteau vient d'être reçu à l'Académie. Déon l'observe travailler dans la chapelle romane de Villefranche qui jusqu'alors servait de remise aux pêcheurs. Sa main n'hésite jamais. En salopette et cravate, perché sur un échafaudage, le poète installe un univers en état de mouvement perpétuel sur les murs de la chapelle : les gitans de Saintes-Maries-de-la-Mer, les pêcheurs de la Méditerranée, saint Pierre, leur saint patron, les poissons des premiers chrétiens et quelques-uns de ses anges familiers, ces « gants du ciel », sortis de ses doigts de prestidigitateur.

Troisième rencontre, à Cadaqués : Salvador Dalí avec qui il prépare plusieurs livres. Il passe de très agréables soirées avec le peintre qui lui enseigne l'histoire de la peinture pendant que, sur une plage voisine, Gala divertit de jeunes Catalans à la lueur d'un lamparo.

Il existe toujours dans la vie d'un homme un ou plusieurs moments où il décide de ce qu'il sera. L'un de ces moments approche pour Michel Déon. À la fin des années 50, le général de Gaulle revient

au pouvoir. La France est à nouveau pavée de drapeaux à croix de Lorraine, et la tribu sartrienne tient toujours le pavé, assez puissante et méprisante pour anathématiser Camus après son Nobel de 1957, raillé pour sa passion de la vérité.

Michel Déon est riche d'un trésor de sentiments contradictoires, il y a en lui une souplesse qui l'aide à prendre la vie du bon côté, mais entre Sartre et de Gaulle, il étouffe.

Le destin semble décidé à lui donner de l'air. Il frappe trois coups, qui dispersent les fantômes et lui donnent la martingale d'une liberté neuve. En 1957, il rencontre Chantal Renaudeau d'Arc, qui deviendra sa femme pour la vie et lui donnera deux enfants, Alice et Alexandre. Il publie en 1958 un très beau roman qui ressemble à un adieu, *Les Gens de la nuit*. En 1959, un ami conseille à Michel et Chantal d'aller faire un tour à Spetsai.

Il y a les pays que l'on choisit et ceux qui vous appellent. Déon est appelé. Que cherchait-il à Spetsai ? Tout ce qu'il y trouva et qui le combla. L'éblouissement de la lumière, la respiration de la mer, des hivers immaculés, les derniers chants d'une éternité moribonde. Il apprend la Grèce au bras de Chantal, navigue d'une île à l'autre, explore le Péloponnèse par ses vieux sentiers muletiers. Allégresse d'entrer dans de nouveaux paysages, de nouvelles histoires, de nouveaux livres. Plénitude face aux derniers feux de la fête méditerranéenne.

Le pêcheur qu'il aperçoit par sa fenêtre, debout dans sa barque, n'a pas changé depuis Homère.

La Grèce est un pays où le passé chante encore. « Ce qui a pu s'y dérouler, selon la légende, il y a plus de trois millénaires, devient vérité obsédante dans le ciel, écrit Déon. Soudain, loin de la ville souillée, tout redevient beau et lumineux. »

Pourquoi nous créons-nous des pays légendaires, s'ils doivent être l'exil de notre cœur ? demandait Louis Aragon. Il n'y a pas de

réponse. Ou plutôt il n'y en a qu'une : dans l'exil, le cœur demeure, la main perd ses griffes, l'âme s'ouvre. La Grèce lui donne la force de se précipiter dans l'exception que sera son œuvre. « Un tournant se dessinait dans ma vie d'écrivain, écrira-t-il, et j'étais conscient qu'il ne fallait pas le manquer. »

Tout homme est un voyage. Le voyage n'est pas toujours celui que l'on croit. Déon est un fidèle qui transporte avec lui ses arches de Noé. À chaque étape, les choses sérieuses recommencent, le vrai voyage, celui qui l'emmène plus loin, *ailleurs*. Et à chaque fois, un livre à écrire pour faire le tour de lui-même. C'est ainsi qu'*ailleurs* devient sa résidence principale.

Le projet des *Poneys sauvages* et le souci de ses enfants, de leur éducation, le poussent vers l'Irlande, cette autre extrémité de l'Europe. Il était parti pour une saison, mais l'Irlande le retient. Puissance des îles. Refuge, prison, réserve, ermitage ou royaume dérisoire, tabernacle où crépitent les étincelles de génie d'un peuple homogène et vigoureux, l'Irlande était tout cela encore, quand Déon pose ses pénates sur cette roche exposée aux vents atlantiques et caressée par les eaux tièdes du Gulf Stream. L'écrivain a raconté cette terre vivante et mourante, peuplée d'hommes maigres aux cheveux rouges, de facteurs aux joues piquées par le froid et de bâtisseurs de murs qui débitent l'ouest irlandais en damiers de dentelles. Des gentilshommes vendent leur argenterie après un dernier dîner, des hobereaux fuient leurs dettes dans la mort, les chasseurs courent le renard sans penser au lendemain.

Un taxi mauve, roman où l'on entre comme dans un rêve, devient un film servi par un carré d'as, Philippe Noiret, Charlotte Rampling, Fred Astaire et Peter Ustinov. Pour un romancier, c'est le privilège d'un talent rare de pouvoir sublimer une bagarre dans un pub, élevée au rang de scène anthologique, ou une partie de chasse dans un étang marécageux allongé entre deux collines.

Cet univers de landes et de traditions est aussi un monde de faux-semblants et de trompe-l'œil. Le désastre a frappé depuis longtemps. La vieille île crevait autrefois sous l'étreinte de la misère. Les coffres bancaires des multinationales cherchant un paradis pour leurs bénéfices loin de leurs rivages fiscaux d'origine ont fini par plomber l'âme musicale des Irlandais. Les survivants de ce crépuscule s'identifient à leurs apparences. Dans ce ballet d'ombres, où le verbe reste le palladium de ceux qui veulent vivre comme autrefois, quand Dublin chantait encore, Michel Déon se rapproche de ses frères écrivains, les vivants et les morts.

Les vivants. John McGahern, son ami, étranger dans son propre pays. L'exil est le seul pays de ceux qui écrivent, m'avait confié un jour John McGahern dans sa maison où brûlait en permanence un feu de tourbe.

Les morts. Yeats, le poète et dramaturge né dans un berceau de légendes, mort à Roquebrune-Cap-Martin. La chute de l'un de ses poèmes suffit à évoquer la solitude qu'il s'était créée : *Regarde d'un œil froid / La vie, la mort. / Cavalier, passe ton chemin ! — « Cast a cold Eye / On life, on death. / Horseman, pass by ! »*

Cette « solitude de hors-la-loi » fut celle de Michel Déon, comme elle fut celle de Paul Morand, longtemps rayé des cadres diplomatiques et littéraires, avec qui Déon et les hussards avaient noué une amitié. Les hussards ont sorti Morand de sa quarantaine. Morand a traité Nimier comme un fils et il a inventé pour Déon la formule de *voyageur sédentaire*.

Solitude et liberté font bon ménage. C'est dans la solitude du travail que Déon invente la liberté de romancier. Adossé à la honte d'une défaite inoubliable, mais entré dans la saison de sa force, armé d'un bagage qu'il ne doit qu'à lui, de paysages et de rencontres singulières, il est décidé à sortir de lui-même, et à prêter à des personnages romanesques des questions si souvent éludées. *Les Poneys*

sauvages mettent en scène « quatre personnages, plus un narrateur, engagés au-dessus de la mêlée dans une sorte de pacte tacite qui les lie à la vie à la mort, dans les orages, les engagements politiques suicidaires et même la haine et la dissimulation ». Leurs destins se sont croisés dans une université britannique.

Déon brode la courbe de leurs vies sur la tapisserie de son époque. Il brasse large dans une Histoire à la fois passionnante et effrayante, qui a pu désespérer l'homme mais qui comble le romancier. « Nous avons tous été les combattants et les dupes de quelque chose », écrit-il. Espionnage, trahisons, assassinats de masse, mensonges de la presse, guerres biaisées de libération nationale. Partout des cités et des hommes à la dérive.

Les *Cambridge Five*, les cinq de Cambridge, espionnaient pour le compte de l'Union soviétique. Parmi eux Kim Philby, officier du MI6, réfugié à Moscou, ou encore Anthony Blunt, l'élégant commissaire de la grande rétrospective Poussin à Paris en 1960.

L'Histoire sert à Michel Déon une matière impure qui le rend incapable de prendre le monde au sérieux. Cette *sublime incapacité*, pour reprendre l'expression de Milan Kundera, pave le chemin de son grand œuvre. Il n'est pas venu pour juger, ou pour condamner, mais pour raconter.

La hauteur où il se situe, dans l'ordre de la compréhension, jointe à son goût le plus vif d'observer et de dire avec un art consommé du détail, font de lui un témoin capital des métamorphoses de notre monde. Déon s'est fait le scribe de glissements fatidiques où les hommes ne se reconnaissent plus et perdent pied.

L'époque qu'il a vécue et racontée se prolonge dans la nôtre. C'est pourquoi votre confrère est un écrivain tellement actuel. La désintégration du monde commencée à Hiroshima a continué alors que des technologies impérieuses, qui simulent et stimulent le mouvement

de la vie et de l'intelligence, mettaient en branle une accélération forcée de l'Histoire. Les frontières internationales, politiques, sociales, sexuelles et morales semblent alors promises à la disparition en même temps que les distances sont abolies.

La vérité paraît pourtant plus énigmatique et fugitive que jamais, d'autant que l'intelligence d'aujourd'hui se complait à mettre en pièces l'intelligence d'hier comme si nous étions toujours impatients d'inventer une nouvelle formule de la table rase. Ce double mouvement, connexion/déconstruction, fonctionne comme une machine à fabriquer des égarés.

Les égarés sont partout, à tous les étages de la société. Certains Français ont le sentiment que leur pays se dérobe sous leurs pas, que tout peut s'envoler très vite à la vitesse de l'Histoire.

Les trésors d'une vie simple et singulière, la mémoire, la langue, la pulpe de notre vie libre, les drapeaux de nos familles spirituelles, ils le savent, rien n'est pour toujours.

Michel Déon disait que le monde dansait sur un volcan. Le volcan est entré en éruption permanente et généralisée. « Il y a des décollements de civilisation, m'avait dit un jour le cardinal Lustiger, comme il y a des décollements de rétine. » Chacun comprend que nous sommes à un tournant. Assistons-nous aux dernières convulsions de cette civilisation euro-méditerranéenne qu'aimait tant Michel Déon ?

À nous de prouver que nous ne méritons pas de disparaître. Si nous en avons la force, offrons ce en quoi nous croyons à la rédemption de notre temps. N'oublions pas que notre voix vient de loin.

La liberté française, il faut d'abord la faire vivre pour nous-mêmes, pour notre intelligence, pour la littérature, notre ciel. C'est une nécessité si nous voulons tout simplement garder notre visage. L'Europe, fille d'Athènes, de Rome et de Jérusalem, doit être l'arche de

Noé de notre liberté. Rien que l'Europe, mais toute l'Europe, les nations du Finistère occidental, les îles de la captivante Irlande, celles de notre berceau grec, les nations de la *Mitteleuropa* et bien sûr la Russie. Michel Déon nous dirait peut-être : « Ne soyez pas naïfs ! », et il aurait raison, car rien ne nous sera donné.

Mesdames, Messieurs de l'Académie, le moment où je dois conclure approche. Je voudrais vous redire ma gratitude.

En m'accordant vos suffrages, vous m'avez permis de retrouver au plus près de ses livres votre grand confrère. Il me revient de dire encore quelques mots sur sa générosité. Il arrive que des écrivains d'un certain renom, prompts à se pâmer devant leur propre soleil, se comportent en lésineurs malfaisants, avares de compliments à l'endroit des jeunes écrivains qui pourraient en grandissant ombrager les parterres de leur statue. Michel Déon, animé par une inlassable curiosité, a toujours veillé avec bienveillance sur ceux qui venaient après lui. Les écrivains français travaillent à la chaîne, l'écriture appelle l'écriture. Morand parle de cette « chaîne d'or » qui nous relie d'une génération à l'autre, cette langue française qui « entend dire brièvement et clairement ce que l'homme a pensé ». Nous sommes très nombreux à avoir bénéficié de sa bienveillance. Pour nous tous, merci Michel.

J'ai dit plus avant qu'il avait été un enfant de la défaite, comme beaucoup de Français finalement, mais nous savons qu'il y a des défaites qui préparent les fruits. La volonté de Déon à construire et à réussir une œuvre montre qu'il n'avait pas renoncé à l'espérance. J'en veux pour preuve ses quelques mots, son conseil d'outre-tombe que je vous livre en guise d'épilogue : « Rien n'a donc d'importance que d'aimer sa vie et de la protéger... N'avoir besoin que du nécessaire, ne pas quitter d'un pouce l'être que l'on aime, voir chaque jour le soleil se lever et se coucher, manger quand on a faim, écrire sur une table même boiteuse... »

Je vous remercie.